Gestion des plans verbal et coverbal lors de l'émergence des euphémismes à l'oral: analyse de quelques stratégies

Ruggero Druetta, Université de Turin

Dans un article de 2009, nous avons essayé d'établir une typologie de l'insertion des phénomènes d'atténuation dans le discours oral spontané (dont les euphémismes constituent le prototype) à partir d'un mécanisme linguistique beaucoup plus général, celui de la réparation. Nous reprendrons ici les catégories formelles de notre analyse pour en vérifier l'utilisation à des fins stratégiques, notamment dans la construction de l'ethos discursif. Celle-ci est éminemment problématique, en ce qu'elle est soumise à la réception, au jugement et à la sanction de l'allocutaire/destinataire qui, dans l'énonciation médiatique, est toujours dédoublé (journaliste/auditeurs), donc moins contrôlable.

Notre corpus de travail est constitué d'entretiens publics de personnalités politiques interviewées au sujet de l'actualité dans les émissions *L'invité de RTL* et *Le Talk Orange – Le Figaro*. Il s'agit de formats relativement courts (7 et 12 minutes respectivement), pourvus d'un enregistrement vidéo caractérisé par un nombre réduit de plans[1], ce qui les rend aisément exploitables pour une analyse du niveau coverbal[2].

Du point de vue de la méthode d'analyse, notre approche de l'euphémisme dans les entretiens publics comporte le choix de l'oral, avec ses spécificités, comme périmètre de recherche. Par conséquent, nous ne nous concentrerons pas uniquement sur la dimension verbale des productions analysées, mais nous essaierons de prendre en compte également la dimension coverbale (prosodie et gestes). Si l'utilisation des euphémismes correspond à des enjeux pragmatiques, il ne faut pas oublier non plus que «dire, c'est – *d'abord* – faire» une activité corporelle complexe, mettant en jeu non seulement des ressources cognitives (dont l'obser-

1 Gros plan fixe sur l'interviewé pour *L'invité de RTL*. *Le Talk Orange – Le Figaro* combine quant à lui trois plans (gros plan sur le journaliste et sur l'interviewé, plus un plan général du studio), avec une préférence toutefois pour le gros plan sur le locuteur qui a la parole.

2 La transcription a été effectuée selon les conventions du GARS/DELIC. Il s'agit d'une transcription orthographique, sans capitales (sauf pour les noms propres) et sans signes de ponctuation. Nous avons aussi adopté une désignation conventionnelle des locuteurs: L1 désigne le journaliste, L2 la personnalité politique. Les signes conventionnels employés dans nos transcriptions sont les suivants: + pause courte; + + pause longue; *les:* allongement vocalique; *tr-* amorce de mot; _____ (mots soulignés) chevauchement de locuteurs; *c'est=* liaison sans enchaînement; ..... (soulignement en pointillé) rire.

vation ne peut se faire qu'indirectement), mais aussi des ressources vocales, musculaires et spatiales qui concourent, par leur convergence ou divergence réciproque, aux différents effets sémantiques et pragmatiques[3].

De la sorte, il est intéressant d'observer les différents aspects de cette action et de vérifier dans quelle mesure leur convergence ou divergence mutuelle signale, souligne ou crée la saillance discursive de l'euphémisme, ou au contraire, permet de l'occulter[4].

1. Les euphémismes à l'oral: une parole qui ne va pas (toujours) de soi

1.1 Un locuteur soumis à la pression sociale

Le choix des entretiens publics comme lieu d'observation des mécanismes d'euphémisation n'est pas le fruit du hasard. En effet, ce format, au sein des démocraties contemporaines, assure la médiatisation quotidienne des discours de différentes formations discursives (au sens de Pêcheux), dans une prise de parole à la fois singulière et plurielle: le JE-DIS du locuteur endossant la responsabilité de l'énonciation concrète se dilue dans le ON-DIT de la formation discursive à laquelle il appartient et s'érige contre le ILS-DISENT des discours ambiants, parmi lesquels se trouve, bien entendu, le discours de la formation discursive adverse. Cette prise de parole est donc surdéterminée par l'exigence de rendre manifeste la vision du monde d'un collectif, par-delà l'actualité concrète sur laquelle l'interviewé est appelé à s'exprimer. Non seulement cette surdétermination empêche l'émergence d'une lecture univoque du réel en quelque occasion que ce soit, mais elle détermine en outre le paradoxe d'une multiplication des «réels» discursifs:

> En situation démocratique, dans un contexte de «liberté d'information», comme on dit, le «réel social» produit par les médias est frappé de paradoxe. Une vue d'ensemble, à un moment donné, du réseau des discours sociaux sur l'actualité, permet

3 *Cf.* la «Théorie de la formulation» de Gerd Antos (1982), cité par Gülich & Kotschi (1983). La dimension corporelle de la parole et son importance pour l'ethos sont explicitement prises en compte par la notion d'*incorporation* chez Maingueneau (1999), notion qui s'applique même aux textes écrits, en ce que leurs caractéristiques langagières – leur *ton* – permettent de leur associer une corporalité énonciative particulière.

4 L'observation et la mise en relation de ces différents plans ont été réalisées en adoptant le modèle de Bouvet & Morel (2002), bien que la reproduction dans ces pages n'en ait pas toujours été possible. Dans ce modèle, on utilise la transcription comme élément de base; les mouvements sont indiqués dans des lignes parallèles à la transcription, une pour chaque partie du corps. Les flèches indiquent la direction du mouvement, alors que les lignes continues en indiquent la durée. L'indication relative aux différents mouvements est alignée avec la transcription.

> aisément de constater que ce «réel» est totalement éclaté: il y a autant de «réels» que de discours qui s'y énoncent. […] «Réel» est, pour chacun de nous, le nom de l'imaginaire qui nous convient. Le «réel» du sujet est l'imaginaire auquel, littéralement, il tient. (Véron, 1989: 82)

La multiplication de ces réels discursifs, qui font de chaque prise de parole une occasion pour réaffirmer son positionnement idéologique, manifeste la rhétorisation globale des entretiens publics, ce qui conditionne aussi bien la production et le déroulement de l'échange que sa réception.

Si ce que nous venons de dire montre que la parole publique des hommes politiques ne va pas de soi à cause de l'imbrication de plusieurs énonciations à l'intérieur d'un acte de parole individuel, il en est de même de l'euphémisme produit dans ce cadre énonciatif. Figure à pivot énonciatif qui relève d'un «dialogisme interdiscursif» (Jaubert, 2008: 114), il réalise précisément cette fonction de cristalliser le ON-DIT d'un collectif, l'interdiscours d'une communauté énonciative à laquelle le locuteur se rallie (*cf.* la notion de *polyphonie convergente* de Bonhomme, 2005: 245). Le rapport entre euphémisme et entretien politique n'est donc pas occasionnel, mais constitutif, ce qui en augmente d'autant plus les enjeux.

Rappelons en outre que la parole euphémique est le fait de certaines situations d'énonciation, plus ou moins standardisées (dimension diaphasique), éventuellement médiatisées (dimension diamésique) et qu'elle est en outre plus récurrente dans des groupes sociaux déterminés (dimension diastratique). Bref, le recours aux euphémismes n'est jamais innocent et constitue toujours une forme de positionnement par rapport à une norme sociodiscursive existante.

1.2 Enjeux de l'euphémisme: l'ethos

Un autre élément qui conditionne le locuteur en situation de parole publique est constitué par l'ethos qui se dégage de sa performance et dont l'orateur expérimenté a parfaitement conscience. Véritable «hologramme expérientiel», «l'ethos repose sur l'ensemble des faits rendus manifestes, linguistiquement et non linguistiquement, par l'événement énonciatif» (Auchlin, 2000: 76-77). Cela implique, d'une part, que l'orateur peut mettre en œuvre une démarche active de construction de son ethos discursif, à travers ses choix lexicaux, le ton de sa voix, son débit, sa présence corporelle… Mais cela implique également, d'autre part, que les éléments qu'il rend manifestes sont perçus ou non perçus par le destinataire. Or, puisque ces éléments, à la différence des unités linguistiques, n'ont pas de valeur conventionnelle stable, l'ethos attribué au locuteur peut diverger de son projet énonciatif. L'air qu'il veut prendre ne coïncide pas forcément avec l'air que le récepteur perçoit ou lui attribue. Le caractère fuyant, «holographique», de l'ethos dans les entretiens publics est accru par le dédoublement du récepteur: le

journaliste-allocutaire *in praesentia*, dont les réactions sont immédiatement vérifiables et peuvent déterminer des ajustements, et les spectateurs-destinataires *in absentia*[5], pluriels et physiquement coupés du circuit de communication, dont il est impossible de calculer la perception de l'ethos.

L'ethos s'avère ainsi une construction illocutoire et perlocutoire fondamentale pour emporter la confiance et l'adhésion du public. Mais elle est particulièrement délicate par sa dimension globale (tous les éléments linguistiques et non linguistiques, volontaires et involontaires, concourent à l'ethos, ce qui signifie qu'il n'est pas complètement contrôlable), par sa dépendance du décodage, donc de l'interlocuteur, et par son évolutivité intrinsèque. Le déroulement du discours expose le locuteur à des «malheurs conversationnels» qui peuvent détruire l'ethos construit jusque-là, tout comme l'insistance excessive sur certains procédés, tels que l'euphémisme, risque non pas de dénoter la modération, qualité morale positive, mais la réticence, voire l'hypocrisie.

Malgré tout, un ethos de modération *(phronesis)* reste un enjeu fondamental pour une parole publique qui aspire au consensus, et le recours à l'euphémisme, éventuellement souligné, est un outil de la construction de cet ethos valorisant[6].

L'euphémisme constitue un lieu d'observation privilégiée des tensions entre le discours effectivement produit/validé dans l'ici-maintenant de l'entretien et ses formulations alternatives, éventuellement produites mais non validées. C'est ici qu'on peut observer l'effort d'adéquation à une norme sociodiscursive inhérente aux genres médiatiques pratiqués (de ce point de vue, l'entretien politique s'oppose aux «récits de vie» ou au micro-trottoir) qui commandent non seulement les choix lexicaux, mais aussi la modalité de l'accès référentiel, qui en vient à déterminer une «réalité mélangée».

1.3 Euphémismes, recherche lexicale et disfluences

L'euphémisme ne va pas de soi pour une troisième raison aussi, d'ordre pratique, qui découle des précédentes et qui se manifeste sur le plan locutoire. En effet, le respect de la pression sociale et le souci de donner une image favorable de soi afin de convaincre (preuve éthique) lors d'un encodage qui, à l'oral, se fait en temps

5 Parmi ceux-ci, on peut distinguer deux sous-catégories: le «grand public» et les politiciens (alliés ou adversaires) auxquels le locuteur peut avoir l'intention d'envoyer des messages plus ou moins explicites, ce que les journalistes ne manquent pas de dénoncer, comme c'est le cas dans cet extrait où, à la suite d'un commentaire sur les priorités de l'action politique («et je dirais que tout ce qui ne s'inscrit pas dans cette lutte-là va apparaître comme une diversion»), le journaliste fait le commentaire suivant: «Message transmis à qui de droit», avant de résumer au terme de l'émission: «Jean-Pierre Raffarin, qui a fait passer des messages à qui vous savez, était l'invité de RTL ce matin».

6 *Cf.* Bonhomme (2005: 248-249).

réel, déterminent souvent des disfluences (hésitations, amorces, entassements paradigmatiques), puisque l'expression dysphémique est la première à se présenter à l'esprit du locuteur et qu'il est cognitivement très coûteux de trouver un candidat à la substitution, car il ne s'agit que très rarement d'un synonyme, l'euphémisme étant d'autant plus efficace qu'il détourne le plus le chemin vers le référent.

Tous ces enjeux affectent le projet discursif dans son ensemble (euphémisation généralisée) et dépassent le surgissement ponctuel – *a priori* imprévisible – du segment euphémique proprement dit (euphémisme local). L'effort cognitif accru que doit soutenir le locuteur affecte donc toute son énonciation et les disfluences dans sa parole, plus abondantes dans l'environnement immédiat de l'euphémisme, peuvent par conséquent aller même au-delà.

2. Modalités d'insertion des euphémismes

Cette difficulté d'ordre cognitif, avec ses manifestations sur la chaîne parlée, s'avère néanmoins précieuse pour l'observation du *travail de formulation* des locuteurs[7] et l'établissement d'une typologie des modalités d'insertion d'un euphémisme à l'oral, pour peu qu'on envisage les occurrences d'euphémismes comme génératrices potentielles de disfluences et qu'on applique dès lors une grille commune aux différents énoncés concrets, comme nous l'avons fait dans Druetta (2009). On considère la zone où l'euphémisme apparaît comme pouvant accueillir une séquence de réparation, comportant, dans sa version maximale, trois phases[8]: le *reparandum* (mot dysphémique refusé), l'*editor* (zone de recherche lexicale comportant des amorces, des mots complets candidats à remplacer le *reparandum*, ainsi que des expressions métalinguistiques commentant le déroulement de cette recherche) et le *repair* (mot finalement retenu). L'analyse se fait à partir de trois niveaux d'observables. Concernant le niveau locutoire, nous avons proposé une grille prenant en compte les *entassements paradigmatiques* (EP, également appelés *piles*[9]), à savoir les mots ou amorces de mots qui précèdent le substitut euphémique finalement validé et qui occupent la même place syntaxique que celui-ci; et les *marqueurs de reformulation*[10] (MR). Ceux-ci comprennent aussi bien des

7 Morel et Danon-Boileau (1998).

8 *Cf.* Shriberg (1994).

9 *Cf.* Gerdes et Kahane (2009).

10 Notre catégorie des *marqueurs de reformulations* est plus large que les *connecteurs de reformulation non paraphrastique* de Rossari (1993). Nous appliquons cette étiquette à tous les éléments étrangers à la construction syntaxique en cours d'élaboration et entretenant avec celle-ci des rapports métadiscursifs plus ou moins explicites. D'un point de vue taxinomique, cette catégorie se rapproche davantage des *marqueurs de structuration de la conversation* (Auchlin, 1981), mais elle l'excède quand même. Elle concerne la verbalisation du travail de la production de l'énoncé au moment précis où il s'agit de «reformuler»

ponctuants génériques du discours, au contenu sémantique vague *(ah, voilà, bon, enfin…)*, que des expressions métadiscursives et autonymiques plus précises *(passez-moi l'expression, j'allais dire, c'est le cas de le dire, et c'est un euphémisme…)*:

entassement paradigmatique (EP)	marqueur de reformulation (MR)
-	-
-	+
+	-
+	+

Les exemples (1) à (4) ci-dessous illustrent les différentes combinaisons possibles:

(1) EP-MR-
On a échappé au protectionnisme pendant la crise. Il y a eu quelques petites *poussées de fièvre*; mais honnêtement, il aurait pu y avoir des= envolées protectionnistes beaucoup plus fortes que celles qu'on a vues. On ne les a pas vues, c'est très bien. (D. Strauss-Kahn, 04-02-2010)

(2) EP-MR+
on aurait 1200 ou 300 milliards de côté, rien qu'avec un placement *pépère comme on dit* (Talk – J. Dray, 10-06-2010)

(3) EP+MR-
d'abord ce n'est pas un démenti + non, ce n'est pas un démenti + *c'est une nuance apportée c'est un débat* et c'est le rôle de l'UMP de l'ouvrir. (P. Devedjian, 21-05-2008)

(4) EP+MR+
l'enseignement supérieur a de très grands besoins + + euh on est avec l'université qui est probablement *la plus* + + *euh abando- enfin la la moins soutenue* par son pays de tous les pays occidentaux (RTL, François Bayrou, 09-04-2008)

L'avantage d'une telle analyse est qu'elle n'exclut pas les euphémismes qui ne déterminent pas de disfluence syntagmatique, car le cas de figure EP-MR- (euphémisme inséré en discours sans entassement paradigmatique ni marqueur de reformulation) est explicitement prévu par la combinatoire binaire des valeurs.

En ce qui concerne le niveau suprasegmental, la recherche lexicale entraîne un ralentissement du débit, avec des répercussions sur les autres paramètres prosodiques (intensité, F0, rythme). On relève en outre des allongements vocaliques, ainsi que des pauses silencieuses et remplies. Au niveau mimo-gestuel, on sait que les signes «cinétiques lents» (attitudes et postures) et les signes «cinétiques

---

un contenu contextuellement tabou, que le *réparandum* reste *in absentia* ou qu'il affleure sur le plan syntagmatique.

rapides» (regards, mimiques et gestes)[11] constituent autant d'indices produits en même temps que la parole et interagissant avec elle, à tel point qu'il est possible d'affirmer, comme le font Bouvet et Morel (2002), que les mouvements accompagnant la parole relèvent de l'activité langagière elle-même et répondent (en partie, du moins) à des connaissances partagées et codifiées. À ce niveau, la disfluence se manifeste le plus souvent par une modification de la *norme gestuelle:* le locuteur qui a une gesticulation abondante s'immobilise momentanément et, inversement, le locuteur qui a une gesticulation modérée augmente l'ampleur et/ou la quantité de ses gestes, ce dernier cas de figure étant le plus courant. Parmi les phénomènes les plus fréquents, on note la baisse du regard, signe d'autocentrage du locuteur qui doit se concentrer sur son dire à travers la recherche lexicale et la planification du discours; le changement de position du buste, signe d'une tension accrue; le cillement plus rapide lors de la recherche lexicale.

L'interprétation des données verbales et coverbales se fait d'abord en termes de convergence/divergence. L'absence de disfluence manifestée aux trois niveaux est généralement liée au statut lexicalisé de l'euphémisme, tandis que la disfluence simultanée sur plusieurs niveaux est liée à une absence d'euphémisme dans la disponibilité paradigmatique immédiate du locuteur, donc à une euphémisation originale ou à la réactivation discursive d'un euphémisme lexicalisé. Les cas de divergence sont plus délicats, à cause de l'ambivalence des informations véhiculées par chaque niveau, qui font soupçonner la mise en œuvre de deux stratégies de la part de l'énonciateur: le lissage de l'euphémisme et de la disfluence qui l'accompagne, d'une part, et, d'autre part, la mise en scène de celui-ci (Druetta, 2009: 102-104).

Il faut cependant tenir compte aussi de la liberté du locuteur vis-à-vis de la langue, de son aptitude à la figuration qui consiste justement à rejeter l'aspect institué et routinier de la signification et à jouer avec cet extérieur de la langue, qui le surdétermine, certes, tout en lui permettant de se faire comprendre, mais qu'il peut re-créer et modifier à chaque prise de parole. C'est dans ce positionnement conscient par rapport à «la» norme et aux différents interdiscours, dans l'adhésion ou l'écart vis-à-vis des «prêts-à-parler» disponibles, que se situe la construction de l'ethos exhibé par le locuteur.

Dès lors, la mise en place d'une stratégie ne peut pas être rattachée à un agencement mécanique des plans verbal et coverbal, mais au caractère plus ou moins délibéré de leur mise en œuvre afin d'obtenir un effet illocutoire et/ou perlocutoire sur le destinataire. S'agissant d'une figure énonciative, en effet, le contrôle sur la bonne réception de l'euphémisme et la mise en œuvre d'une série de stratagèmes énonciatifs pour souligner la saillance et les chances que celle-ci soit perçue (ou pas) sont capitaux.

Nous allons maintenant analyser quelques-unes de ces stratégies.

---

11 Kerbrat-Orecchioni (1990: 137).

3. Exemples de stratégies et effets déterminés

3.1 Stratégies de lissage

3.1.1 Absence de disfluence sur l'ensemble de la performance

La formation et l'entraînement reçus par la plupart des orateurs publics leur permettent d'exercer un contrôle fort sur leur production, si bien qu'un grand nombre des euphémismes produits ne présentent pas de disfluence syntagmatique (EP-MR-). Cela contribue à la construction de la preuve éthique: le locuteur montre que ce langage lui appartient, qu'il n'a pas à s'efforcer pour adopter une attitude qui n'est pas la sienne. La réduction des disfluences correspond à une modération naturelle, authentique, non feinte.

Pour atteindre cette valeur stratégique, il faut que cette caractéristique affecte l'ensemble de la performance. Les exemples que nous proposons ici concernent des personnalités (Jean-Pierre Raffarin et Ségolène Royal) ayant recouvert ou aspiré à recouvrir des fonctions importantes au sommet de l'État, ce qui pourrait être mis en relation avec un entraînement à la parole publique plus poussé. Si l'on s'arrêtait au plan verbal, très contrôlé dans les deux cas, on pourrait conclure que ces deux locuteurs exhibent le même ethos, ethos qui peut déteindre en réputation, puisque c'est une caractéristique assez stable de leurs performances[12]. L'analyse des plans coverbaux aboutit cependant à un résultat opposé. Dans un cas (S. Royal), la gestion prosodique et gestuelle est convergente avec l'ethos de modération exhibé par les choix lexicaux, contribuant à renforcer l'ethos de «force tranquille» de la présidentiable de 2007. Dans l'autre cas (J.-P. Raffarin), il y a divergence des plans verbal et coverbal: la gesticulation est abondante, le débit est rapide (367 syll./min en moyenne) et le rythme saccadé, avec une forte modulation intonative, ce qui dégage une impression d'agressivité. Les mots modérés contrastent avec la prosodie résolue, d'où une inflexion de l'ethos, qui combine l'élégance de la personne (choix lexicaux) à la détermination dans ses actions (ce qui correspond à l'efficacité demandée à un premier ministre):

(5) L1 faut-il les poursuivre lorsqu'*ils* ***dégradent une sous-préfecture*** Ségolène Royal

L2 il faut d- déjà mettre à plat les responsabilités + j'observe malheureusement qu'il a fallu + en arriver à ***ces actes extrêmes*** pour que le gouvernement leur accorde + la réunion tripartite […]
il y a un moment je crois qu'il faut savoir *apaiser: les tensions* de tous de tous côtés c'est-à-dire en appeler au calme + et éviter de de euh d'en parde parvenir à ***ces extrêmes*** et il faut aussi avoir en face + un gouvernement qui prenne ses responsabilités et il y a trois raisons pour lesquelles + aujourd'hui on peut craindre en effet la multiplication de *ce type d'actions*

12 Ce que nous avons pu constater en analysant d'autres entretiens précédents et successifs.

> […] il y a dans les pays du Nord de l'Europe autant de mutations industrielles et très peu de grèves ou très peu de conflits sociaux + pourquoi parce que les salariés et les organisations syndicales sont respectés que la loi oblige les entreprises à les associer aux + mutations euh aux mutations industrielles de l'entreprise et que l'on trouve des solutions + avant que *les gens ne basculent dans la colère* (S. Royal, 23-04-2009)

(6) L2 Donc + nous allons en discuter dans dans le groupe aujourd'hui je pense + mais c'est encore très incertain que le texte sera + voté en tout cas il le sera sans doute ***dans la mélancolie*** (J.-P. Raffarin, 13-01-2009)

(7) L2 Moi je trouve que le discours politique + et médiatique est un peu trop. + ***anxiogène*** + sur la crise (J.-P. Raffarin, 13-01-2009)

En (5), qui résume un échange d'environ deux minutes, on remarque l'euphémisation par anaphore hyperonymique, qui reformule *ils dégradent une sous-préfecture* par *ces actes extrêmes*, ultérieurement réduit dans les reprises anaphoriques successives au seul adjectif nominalisé *ces extrêmes* et à l'expression hyperonyme *ce type d'actions*. Dans les trois cas, le déterminant est un déictique qui assure une mise à distance supplémentaire du référent dont il est question. On repère en outre d'autres euphémismes qui se réfèrent plus ou moins directement à l'épisode cité par le journaliste: *apaiser les tensions* pour «prévenir les émeutes», «éviter d'en rajouter»; et *basculer dans la colère* pour «faire une insurrection». Néanmoins, tout au long de cette réplique réactive à la question du journaliste, on ne relève pratiquement pas de disfluences (sauf sur un conflit de construction entre *d'en venir* et *de parvenir* juste avant *ces extrêmes*). L'intensité et le débit sont constants et la F0 ne présente pas de modulation affective particulière. La scansion rythmique – accompagnée par le mouvement de la tête – varie entre les différents moments de l'entretien, mais elle reste très régulière à l'intérieur de chaque prise de parole; le groupe rythmique le plus utilisé comporte entre trois et quatre syllabes. En ce qui concerne la gestualité, le regard ne se détourne jamais de son interlocuteur (ce qui neutralise les moments d'autocentrage, où le locuteur «cherche ses mots»); les mouvements ne présentent pas de changement brusque et concernent essentiellement la tête ou – de temps en temps – le buste; l'expression du visage, lorsque S. Royal écoute les questions du journaliste, est à la fois souriante et impassible. L'impression qui s'en dégage est celle d'une grande maîtrise et, conformément à cette impression, rien ne signale les euphémismes, à part la saillance cotextuelle entre la dénomination adoptée par L1 et la reprise anaphorique opacifiante de L2, bien que la variation d'une dénomination à l'autre laisse supposer un travail réel de recherche lexicale.

Les ex. (6) et (7) sont tirés d'un entretien où L2 fait preuve lui aussi d'un grand contrôle verbal, qui évite le plus souvent les expressions dysphémiques. Cependant, la gestion du plan corporel est en contraste avec la modération verbale: L2 gesticule, bouge sur son siège, enlève et remet ses lunettes, baisse ou



détourne son regard et sa tête, montrant par là des phases de planification de son discours ou de recherche lexicale. Du point de vue prosodique, l'intensité reste stable, ce qui indique le confort de L2 dans la situation d'entretien et son adhésion à la règle du jeu (prise en compte du droit à la parole du colocuteur). En revanche, on observe une grande modulation de la F0 et du débit (ce qui se répercute sur le rythme), avec de nombreuses excursions mélodiques sur des mots et des syntagmes isolés, ce qui indique une exploitation abondante de la fonction expressive de la prosodie. L'ex. (7), en particulier, dont nous reproduisons ci-après le tracé prosodique et des photogrammes illustrant les mouvements de scansion rythmique, montre une forte modulation sur *politique* et une courbe de pentes alternées en «chapeau renversé»[13] sur *anxiogène*, alors que les mouvements, limités aux mains et à la tête dans ce passage, comme on peut le voir sur les photos, soulignent la scansion rythmique et donnent une impression d'agacement pour l'état de choses décrit. En (6), il y a aussi la baisse du regard et de la tête lors de la recherche lexicale et de la programmation du déroulement du discours, qui se termine par le regard droit dans les yeux du journaliste, au moment de prononcer l'euphémisme *dans la mélancolie*.

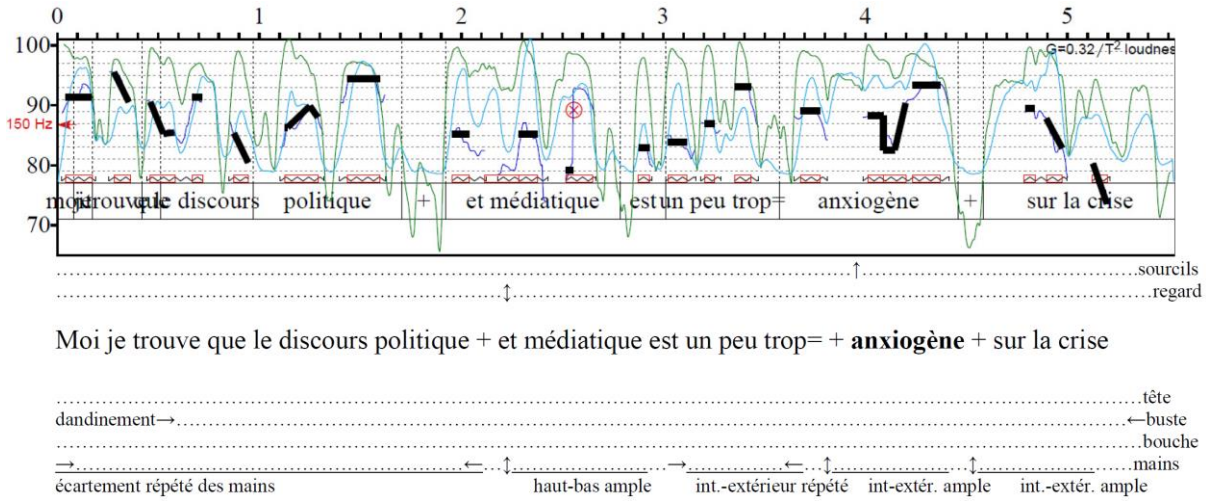


Figure 1.1. Tracé prosodique et gestuel de l'exemple (7)

Figure 1.2. Gestes accompagnant l'énonciation de (7)

13 *Cf.* Caelen-Haumont et Bel (2001).

La convergence ou la divergence des plans verbal et coverbal semble correspondre ici à un choix stratégique délibéré de la part des deux locuteurs qui veulent exhiber une posture particulière, alliant ethos et logos dans le cas de S. Royal et jouant sur la contre-orientation patente de ces deux composantes dans le cas de J.-P. Raffarin.

3.1.2 Lissage local

Si le lissage généralisé des euphémismes dans le discours peut être rattaché à la construction de l'ethos, le lissage ponctuel d'une hypo-assertion peut dépendre du désir de cacher la gêne du locuteur à parler d'un sujet déterminé. Comme l'euphémisme est souvent caractérisé par une montée de la F0 parfois accompagnée d'une montée conjointe de l'intensité, ce qui l'individualise[14], ce type de lissage est souvent réalisé par la mise en série de plusieurs SN ou de segments de phrase parmi lesquels se trouve l'élément euphémique. Celui-ci est donc occulté dans la série et, en outre, sa prosodie éventuellement saillante est neutralisée par la copie prosodique qui en est faite sur les autres segments, de sorte que la réparation est absorbée dans la répétition[15]. La différence par rapport à la gradation est évidente, puisqu'il n'y a pas de *crescendo* sémantique:

(8) L1 vous faites toujours confiance à Nicolas Sarkozy pour l'instant
L2 je fais confiance euh à au gouvernement je fais confiance: au président de la république en ce moment ce n'est **pas facile** il faut faire + prendre des décisions + **difficiles** + et je trouve **regrettable** que l'on ait ainsi **affaibli** + l'État de droit dans lequel nous sommes aujourd'hui + en montrant que lorsque l'on respecte la loi + on (n')est plus protégé dans ce pays (Talk – C. Boutin, 14-06-2010)

14 Plus exactement, la montée de la F0 est une caractéristique généralisée de l'euphémisme, lorsqu'il est l'aboutissement d'une recherche lexicale, alors que l'association de la montée conjointe d'intensité semble liée à l'intention de marquer l'euphémisme (*cf.* Druetta 2009: 102).

15 *Cf.* Léon (1991: 97 *sqq.*); Druetta (2009: 103-104).

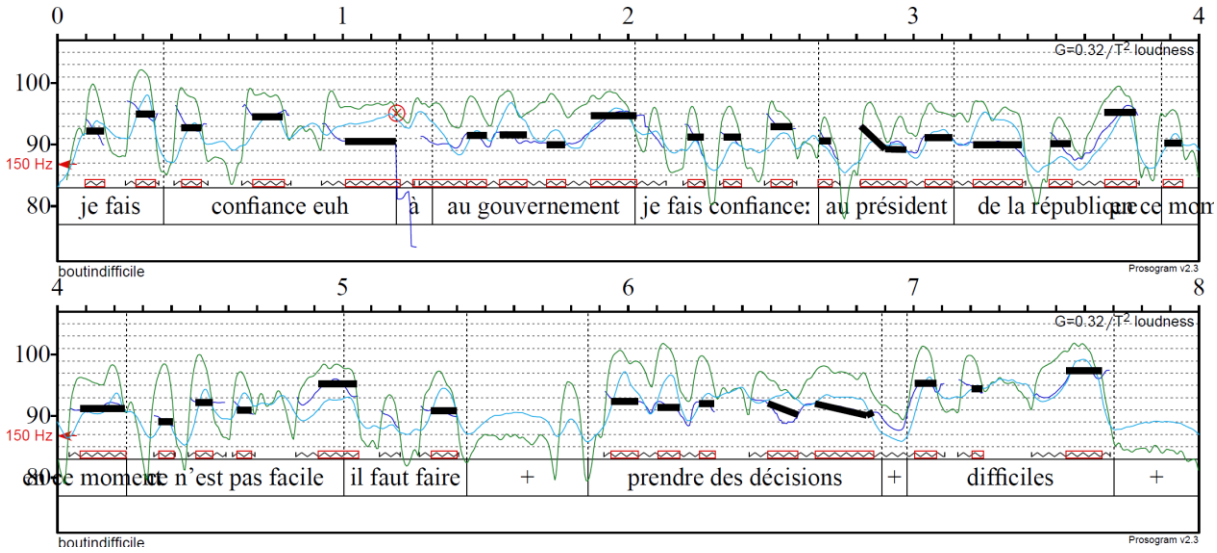


Figure 2.1. Tracé prosodique de l'exemple (8)



Figure 2.2. Gestes accompagnant l'énonciation de (8)

L'énoncé de Christine Boutin comporte plusieurs formes euphémiques, qui portent pour la plupart sur des axiologiques (*pas facile* – litote atténuative pour «on traverse une crise très grave»; *difficiles* pour «impopulaires»; *je trouve regrettable* pour «je suis dégoûtée»; *affaibli* pour «démoli»). Toutefois, la locutrice utilise deux stratégies différentes dans les deux parties de l'énoncé. Dans la première partie (jusqu'à *difficiles*), elle est obligée de répondre à la question du journaliste sans montrer son réel état d'âme. C'est donc la stratégie de lissage qui est appliquée: quatre constructions verbales en série, avec la copie de la prosodie sur le segment terminal de chaque construction (le schéma mélodique des trois dernières syllabes étant caractérisé par une attaque en plage haute, puis une descente d'un demi ton et une remontée de deux/trois tons); les euphémismes apparaissent dans les deux dernières constructions, après que la série a déjà été mise en place, donc dans une position dissimulée. La dernière construction manifeste une disfluence avec entassement paradigmatique et pauses silencieuses, signe ultérieur de la difficulté à se maintenir dans l'hypo-assertion; le contour prosodique final est légèrement plus élevé, ce qui signale la fin de cette partie (chute conjointe de I et de F0). Dans la deuxième partie, par contre, L2 utilise une stratégie de mise en scène: hypo-assertion au niveau verbal, mais utilisation de l'accent d'insistance sur la première syllabe de *regrettable* et de *affaibli*, également caractérisé par un coup de glotte initial et par un pic d'intensité sur la syllabe finale (84 dB). La

modulation de la fréquence fondamentale est plus nette, et l'intensité moyenne est plus élevée: l'intensité de la première partie de l'énoncé était comprise entre 74 et 79 dB, tandis que l'intensité plancher de la deuxième est à 80 dB, signe d'un abandon partiel de l'ethos de modération. En outre, la deuxième partie manifeste un rythme interne à la construction verbale (ce qui emphatise les choix lexicaux), tandis que la première partie se contentait d'un rythme externe (scansion des quatre constructions verbales par le contour terminal). La gestualité aussi est distinctive: tout au long de la première partie, L2 secoue légèrement la tête de droite à gauche (ce qui souligne que son propos ne fait qu'expliciter quelque chose qui est censé aller de soi), puis elle baisse le regard lors de la recherche lexicale pour la dernière construction (phase de disfluence). Dans la deuxième partie, le secouement est remplacé par des mouvements verticaux (léger hochement de la tête ponctuant l'énonciation des euphémismes), accompagnés de l'écarquillement des yeux, dans un crescendo très significatif de marques additionnelles de la saillance (et d'orientation pragmatique opposée à l'atténuation verbale).

3.2 Stratégies de mise en scène

L'exemple (8) que nous venons d'analyser nous permet de passer aux stratégies de mise en scène, c'est-à-dire au signalement verbal ou coverbal de la saillance euphémique, afin de faire apprécier la délicatesse de l'orateur ou, au contraire, de s'assurer que le destinataire puisse effectuer le calcul sémantico-référentiel lui permettant non seulement de décoder correctement l'énoncé, mais surtout de percevoir le dysphémisme *in absentia*, notamment à des fins ironiques.

3.2.1 Afficher sa modération

Comme le suggère Krieg-Planque (2004), le «jugement d'euphémisation» porté sur sa propre formulation peut servir à construire un ethos de modération ou bien à adresser un signe de connivence au destinataire. Dans nos relevés, le cas le plus proche de celui qui a été étudié par Krieg-Planque est représenté par un *editor* autonymique, comme *on va dire* en (9), qui permet à la fois de réparer les disfluences verbales liées à la recherche lexicale et d'exhiber sa volonté de ne pas être agressif vis-à-vis de la personne dont il est question:

(9) L1 est-ce que vous en avez parlé avec le Président de la République
L2 alors j'en ai pas parlé avec le Président de la République *je j'ai j'ai eu une longue et: et + on va dire franche discussion* hier soir avec: Jean-Louis Borloo + qui considère que: nos inquiétudes ne sont pas fondées […]
L1 *discussion franche* avec Jean-Louis Borloo dites-vous + parce que *vous vous êtes un peu engueulés* […]

L2 oui non non si si + + eh bien justement + il vaut mieux bien s'engueuler bien purger et puis que chacun essaie de comprendre (N. Hulot, 02-04-2010)

3.2.2 Non-adhésion à l'euphémisme: l'ironie

La mise en scène peut aussi comporter des indices de la non-adhésion du locuteur à l'hypo-assertion qu'il produit. C'est le cas de l'ironie qui implique aussi la recherche de la connivence du destinataire, comme en (10):

(10) L2 je fais confiance au Sénat: euh où: euh + la sensibilité + locale est très forte pour améliorer encore le texte (A. Juppé, 18-11-2009)

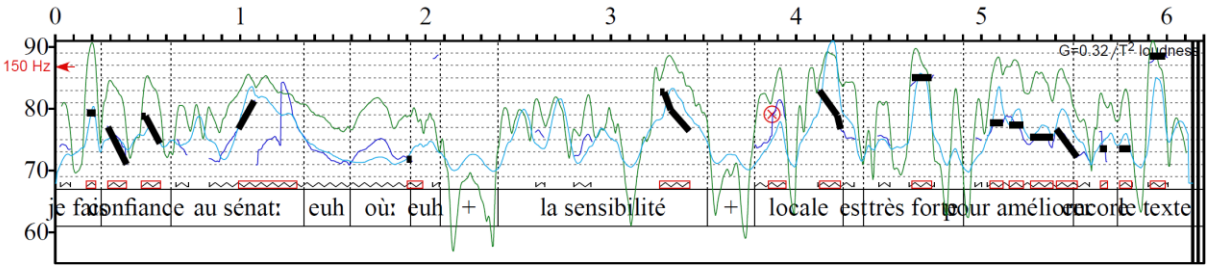


Figure 3.1. Tracé prosodique de l'exemple (10)



Figure 3.2. Gestes accompagnant l'énonciation de (10)

Le rire accompagnant l'énonciation de *sensibilité locale* y signale la saillance du SN et aiguille son interprétation correcte («la plupart des sénateurs pratiquent le cumul des mandats») par infraction de la maxime de qualité qui stipule l'adhésion du locuteur à sa formulation (condition nécessaire à la réalisation d'un euphémisme véritable, *cf.* Bonhomme, 2005: 103-109). L'adhésion feinte, typique de l'ironie, aboutit également à l'inversion de l'axiologie positive inhérente à *sensibilité* et du caractère détensif de l'euphémisme, qui en vient à assumer une valeur négative. Le rire (signalé par le soulignement en pointillé) vise en plus à entraîner la connivence de l'interlocuteur présent, ainsi que des destinataires éloignés, et à lever toute ambiguïté quant au statut ironique de ce SN, sans quoi on aurait pu conclure au caractère mensonger (donc hypocrite) de ce choix dénominatif.

3.2.3 Réparation d'un euphémisme démasqué

Nous voudrions terminer l'analyse de cette série de stratégies par les cas d'échec pragmatique du substitut euphémique. Nous entendons par là la situation qui correspond à la dénonciation de l'euphémisme de la part du journaliste, allocutaire *in praesentia* qui concrétise aussi la «pression sociale» à laquelle l'orateur est soumis (*cf. supra*, §1.1). C'est une situation perturbatrice qui provoque généralement des disfluences supplémentaires non contrôlées. Face à une telle déstabilisation du discours et de l'ethos de l'orateur, les stratégies de récupération peuvent bien sûr s'étendre au plan coverbal, mais elles sont toujours et avant tout verbales. Il s'agit en effet d'une atteinte portée à l'attitude verbalisatrice, composante essentielle de l'ethos, surtout dans sa dimension d'*arété* (franchise), car ce qui est visé par la dénonciation du journaliste, c'est la volonté de «noyer le poisson», à savoir l'euphémisme dans sa visée de brouillage de l'accès référentiel, ce qui revient à une altération de la réalité. La réparation de cette atteinte à l'attitude verbalisatrice passe par la verbalisation de l'«attitude authentique», comme le montre clairement l'exemple (11). La dénonciation de l'euphémisme *(c'est une façon diplomatique de dire que c'est une bêtise)* y entraîne une protestation de sincérité qui, dans un entassement paradigmatique significatif, renonce à proposer un euphémisme supplémentaire et substitue le plan du *penser*, réputé plus sincère, à celui du *dire* (qui peut être plus ou moins détourné par l'énonciation figurale):

(11) L1 donc, *c'est une bêtise* de comparer Besson à Laval
L2 *ce n'est pas une bêtise c'est peut-être un peu excessif* on n'en est pas là. […]
L1 *c'est excessif c'est une façon diplomatique de dire que c'est une bêtise*
L2 non non *je ne dis pas* je vous répète *je ne pense pas* que ça soit une bêtise (Benoît Hamon, 06-01-2010)

En (12), la stratégie de réparation adoptée est plus risquée pour l'ethos du locuteur, car celui-ci décide de contester l'expression dysphémique du journaliste, puis il effectue une recherche lexicale laborieuse et menaçante pour son ethos d'orateur expérimenté. C'est pourquoi l'issue positive de cette recherche est sanctionnée par une auto-valorisation destinée entre autres choses à faire cesser les attaques de l'interlocuteur:

(12) L1 on peut dire si on se parle franchement Jean-François Copé ce matin que le bouclier fiscal est mort
L2 + + + non + pourquoi vous dites ça
L1 puisque le: la contribution supplémentaire c'est hors bouclier fiscal donc + le bouclier fiscal ne protège plus
L2 oui enfin en même temps on n'est pas obligé enfin je je je sais que: euh à RTL le matin il faut que toujours tout soit tout blanc ou tout noir avec vous mais enfin même pas
L1 ah non c'est vous qui le disiez on dit la vérité c'est vous qui l'avez dit
L2 oui + mais comme on dit la vérité on ne dit pas ce que vous voulez simplement: dire […] il y a une demande de solidarité nationale + par rapport

à cette question + il est normal que personne n'en soit exonéré + sans pour autant + jeter par terre le bouclier fiscal + c'est comment dire une dérogation
L1 mais enfin on paiera ce- + c'est ça + on paiera ce- on paiera plus de 50% de ses revenus dans certains cas
L2 oui + oui + + oui
L1 donc il est mort
L2 + + + enfin il: mh + + bon mais + + euh f- + + je je ne sais pas si on peut polémiquer deux heures là-dessus
L1 ah non non
L2 non il n'est pas mort
L1 d'accord
L2 je dis juste que c'est une entaille + et que c'est une entaille qui a du sens voilà est-ce que quand on a une petite entaille euh on est mort + je ne le crois pas voilà tiens j'ai trouvé la bonne formule (Jean-François Copé, 17-05-2010)

Dans cet échange assez long (88 secondes), L1 propose une appellation dysphémique pour l'une des mesures que le gouvernement vient de prendre, ce qui gêne L2. Une séquence de négociation s'ouvre alors, qui porte non pas sur la réalité factuelle désignée, mais sur sa dénomination, doublement dysphémique à cause du recours à une métaphore mettant en œuvre un sujet tabou (la mort) et à cause de la connotation définitive et irréversible de cette métaphore. Toutefois, L2 ne dispose pas d'une dénomination méliorative en mesure de contrecarrer la métaphore de la mort, ce qui déclenche une longue recherche lexicale caractérisée, au niveau verbal, par les hésitations, les pauses silencieuses et remplies, les amorces de mots et de structures verbales non achevées et, au niveau coverbal, par le ralentissement du débit et la baisse fréquente du regard marquant le travail de recherche lexicale et de programmation discursive. Comme cette performance négative menace la face de L2 et, qui plus est, son ethos (l'orateur ne peut pas rester à bout de mots), l'aboutissement de cette recherche est sanctionné par un commentaire métalinguistique qui présente sa trouvaille comme un avènement inespéré dont il se félicite lui-même, renforçant par là un ethos positif de bon parleur, car soucieux du «bien dire»[16]. Ce substitut euphémique le satisfait parce qu'il lui permet de mener une contre-argumentation à opposer au discours de L1 *(est-ce que quand on a une petite entaille on est mort? je ne le crois pas)*, contrairement aux termes précédents qui n'avaient pas cette propriété, d'autant que la métaphore de l'entaille est cohérente avec celle du bouclier. La représentation de la fiscalité comme un danger, comme une attaque contre la tranquillité des contribuables cadre aussi bien avec la métaphore guerrière du bouclier, destiné à se protéger, qu'avec celle de l'entaille, blessure qu'on n'a pu éviter dans ce conflit belliqueux entre les intérêts de l'État et ceux du particulier.

16 *Cf.* le numéro 20 des *Cahiers de praxématique* (Gardin, 1993a), consacré au «bien dire», et notamment les articles de Gardin (1993b) et d'Auchlin (1993).

Cette séquence est intéressante à plusieurs titres. Du point de vue structurel, elle met en œuvre une structure de disfluence dialogale. L1 produit le *reparandum* et L2 le *repair*, alors que l'espace de l'*editor*, géré à deux, devient un lieu agonique d'affrontement idéologique et lexical, où l'on peut trouver des MR comme *comment dire* (*editor* local) ou la mise en cause de l'autorité nominative de L1 (*editor* diffus: *on ne dit pas ce que vous voulez simplement dire; tout n'est pas tout blanc ou tout noir*). Du point de vue sémantique en revanche, il est possible de suivre les étapes de l'euphémisation, à partir de la dé-nomination (*non il n'est pas mort*) jusqu'à la re-nomination méliorative (*c'est une entaille – une petite entaille*), en passant par des formulations intermédiaires détensives (*sans jeter par terre le bouclier fiscal*; *c'est une dérogation*). Du point de vue pragmatique enfin, on observe la tentative illocutoire de faire abandonner le sujet (*pourquoi vous dites ça*; *je ne sais pas si on peut polémiquer deux heures là-dessus*).

4. Conclusion: les euphémismes de M. Jourdain et l'orateur expérimenté

Au terme de cette analyse de quelques phénomènes et stratégies liés à l'emploi d'expressions euphémiques dans l'oral des entretiens publics, on peut se demander s'il y a lieu de séparer l'analyse des productions du tout venant de celles des orateurs expérimentés. En effet, du point de vue des phénomènes observés, la mise en œuvre des euphémismes de la part des politiciens analysés ne présente pas de différence majeure par rapport aux discours ordinaires (si ce n'est la quantité, due à un genre discursif euphémismogène), le répertoire des outils linguistiques étant le même pour tous les locuteurs.

Toutefois, ce qui différencie les euphémismes de M. Jourdain de ceux des orateurs expérimentés n'est pas d'ordre discret, il serait donc vain de prétendre trouver une discontinuité majeure entre ces deux types de discours. Raffinement d'une pratique ordinaire, la parole euphémique oratoire se situe au sommet d'une échelle graduelle composée d'un faisceau de traits:

– L'orateur expérimenté a tendance à toujours réparer les disfluences qu'il produit. On rencontre plus souvent des échecs euphémiques non réparés chez les locuteurs ordinaires, alors que l'orateur expérimenté maîtrise une grande variété de stratégies de réparation et possède une grande réactivité dans l'interaction (§ 3.2.3).
– Il fait preuve d'une meilleure maîtrise des stratégies de lissage local, mais surtout diffus, de l'atténuation du dire (§ 3.1), stratégies d'importance capitale pour la construction de son ethos (notamment au niveau de la *phronesis* et de l'*eunoia*).

– Il a un degré de conscience plus aigu vis-à-vis des procédés figuraux qu'il met en œuvre à travers ses choix lexicaux et du caractère stratégique des procédés adoptés, signe d'une pratique réflexive – d'une praxéologie – de la parole publique. Cette conscience n'est généralement pas seulement d'ordre pratique, spontané, mais elle fait l'objet d'une réflexion et d'un apprentissage techniques[17].
– La conscience qu'il a acquise de la sous-codification des rapports entre les plans verbal et coverbal, ce qui expose toute stratégie au risque de la non reconnaissance (absence de décodage), lui fait développer une grande maîtrise gestuelle et prosodique, afin de moduler l'adhésion à son propre dire et d'aiguiller l'interprétation de ses expressions, pour minimiser les risques d'échec communicatif.

Ces points confirment une fois de plus l'importance de la *techné* dans la gestion du *logos* (en particulier, pour les relations entre *elocutio* et *actio*) et du rapport entre *logos* et *ethos*, dont le rôle est essentiel pour les politiciens, surtout en termes de construction de la réputation, base du consensus.

Par ailleurs, concernant l'aspect technique de notre analyse, nous espérons que le modèle proposé aura contribué à une meilleure compréhension de phénomènes qui, sans être spécifiques de l'oral, risquent d'être insuffisamment appréhendés par une approche qui ne se baserait que sur la composante verbale épurée, comme on pourrait le faire pour l'écrit, d'où le travail de formulation[18] a cependant été effacé. En revanche, l'application d'une approche multimodale aux phénomènes rhétoriques oraux permet de récupérer une dimension constitutive de la rhétorique, celle du discours en tant qu'il est une «action agie», une action dont la signification ne réside pas seulement dans sa composante verbale et sémantique «désincarnée», mais aussi dans sa dimension concrète et corporelle de réalisation sonore et de performance physique.

17 Bonhomme (2005: 49) parle du caractère proactif de la théorie sur la pratique des figures et distingue entre compétence rhétorique spontanée et technique, sans les opposer pour autant.

18 À l'oral, tout est linéarisé (hésitations, allongements, amorces et répétitions de mots, etc.), et en particulier les opérations paradigmatiques de recherche lexicale, alors qu'à l'écrit, toutes ces opérations – présentes sur le brouillon, d'où l'intérêt des travaux sur les manuscrits d'auteur – sont effacées de la copie finale, destinée à la déclamation, à la récitation ou à la publication. Dans le cas de l'écrit, le récepteur n'a donc pas la possibilité d'observer le discours en train de se faire, alors qu'à l'oral, on a cette possibilité, ce qui permet par ailleurs à un orateur expérimenté de mettre en scène l'élaboration de son dire, de feindre des hésitations ou des lapsus.

Bibliographie

Auchlin, A. (1981): «Réflexions sur les marqueurs de structuration de la conversation», *Études de Linguistique Appliquée* 44, 88-103.

–, (1993): «Au petit bonheur du ‹bien-dire›: note sur le traitement du ‹bien-dire› en analyse pragmatique du discours», *Cahiers de praxématique* 20, 45-64.

–, (2000): «Ethos et expérience du discours: quelques remarques», *in* Wauthion, M. & Simon, A.-C. (éds), *Politesse et idéologie. Rencontres de pragmatique et de rhétorique conversationnelle*, Louvain, Peeters, 75-93.

Bonhomme, M. (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.

Bouvet, D. & Morel, M.-A. (2002): *Le Ballet de la musique et de la parole. Le geste et l'intonation dans le dialogue oral en français*, Paris, Ophrys.

Caelen-Haumont, G. & Bel, B. (2001): «Subjectivité et émotion dans la prosodie de la parole et du chant: espace, coordonnées et paramètres», *in* Colletta, M. & Tcherkassof, A. (dirs), *Émotions, Interactions et Développement*, Grenoble, LPS, Université Pierre Mendès et LIDILEM, Université Stendhal, 141-147.

Druetta, R. (2009): «Métalangage et prosodie de l'atténuation à l'oral», *Synergies Italie* n° spécial, 95-110.

Gardin, B. (éd.), (1993a): *Cahiers de praxématique* 20, «Le bien dire».

–, (1993b): «Le bien dire, essai de circonscription», *Cahiers de praxématique* 20, 27-44.

Gerdes, K. & Kahane, S. (2009): «Speaking in piles. Paradigmatic annotation of a French Spoken Corpus», *Proceedings of the fifth Corpus Linguistics Conference 2009*, Liverpool.

Gülich, E. & Kotschi, T. (1983): «Les marqueurs de la reformulation paraphrastique», *Cahiers de linguistique française* 5, 305-346.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1990): *Les Interactions verbales*, Paris, Nathan.

Krieg-Planque, A. (2004): «Souligner l'euphémisme: opération savante ou acte d'engagement? Analyse du ‹jugement d'euphémisation› dans le discours politique», *Semen* 17, 59-79.

Jaubert, A. (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.

Léon, J. (1999): *Les Entretiens publics en France. Analyse conversationnelle et prosodique*, Paris, CNRS Éditions.

Maingueneau, D. (1999): «Ethos, scénographie, incorporation», *in* Amossy, R. (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 75-100.

Morel, M.-A. & Danon-Boileau, L. (1998): *Grammaire de l'intonation*, Paris, Ophrys.

Rossari, C. (1993): *Les Opérations de reformulation. Analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français-italien*, Bern, Peter Lang.

Shriberg, E. (1994): *Preliminaries to a Theory of Speech Disfluencies*, Berkeley, University of California, PhD thesis.

Véron, E. (1989): «Télévision et démocratie: à propos du statut de la mise en scène», *Mots* 20, 75-91.